

Détecteurs de mensonges

Monique LaRue, *Copies conformes*, Montréal et Paris, Lacombe et Denoel, 1989.

Réjean Beaudoin

Volume 32, Number 6 (192), December 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31964ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaudoin, R. (1990). Review of [Détecteurs de mensonges / Monique LaRue, *Copies conformes*, Montréal et Paris, Lacombe et Denoel, 1989.] *Liberté*, 32(6), 94–100.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

RÉJEAN BEAUDOIN

DÉTECTEURS DE MENSONGES

Monique LaRue, Copies conformes, Montréal et Paris, Lacombe et Denoël, 1989.

Tout était «déjà» faux.

(p. 123)

Aimez-vous le roman policier? Moi, je ne suis pas un mordu, et je me suis toujours demandé pourquoi ces jeux d'énigmes sont devenus le symbole même de la lecture de loisir pour tant de personnes dont ni la culture ni l'intelligence ne m'inspirent le moindre soupçon. Mon indifférence pour le genre ne tient pas à une simple question d'élitisme. Ce serait plutôt le contraire: admirant, sans parvenir à la partager, la passion de tant de dévoreurs de séries noires, je me suis longtemps senti obligé d'en chercher le secret chez Simenon, Agatha Christie et Richard Brautigan. J'en suis ordinairement sorti avec une certaine perplexité que je n'ai jamais pris la peine d'interroger, me hâtant plutôt de me replonger dans un «véritable texte». Bref, je n'ai pas encore dépassé l'impression que ce divertissement relève plus du scrabble intellectuel que de la littérature. J'avoue cependant avoir été inquiet dans mon for intérieur à la lecture d'Aquin et de quelques autres écrivains d'ici, dont je ne pouvais récuser ni l'intérêt littéraire ni la part qu'occupait chez eux l'intrigue policière. Mais qui pourrait soutenir sérieusement que *Prochain Épisode, Prochainement sur*

cet écran ou *L'Épouvantail* sont des polars? C'est cela plus «autre chose», et nul doute, pour un esprit tourné comme le mien, que c'est l'«autre chose» qui importe. Comme une copie qui aurait oublié d'être conforme et que son infidélité sauverait, la préservant par le fait même de l'infamie banalisante qui fait le prix médiocre des objets fabriqués en série et la mort des œuvres d'art.

Maintenant que tous les Québécois sont allés en Californie et qu'ils n'en reviennent plus, c'est encore une autre histoire. On la lira cette fois dans l'excellent roman de Monique LaRue, que viennent de co-publier Denoël et Lacombe, selon une formule chère à ce dernier éditeur, parcimonieux jusqu'à l'excès, mais qui a la louable habitude de ne publier que des chefs-d'œuvre, tantôt avec Gallimard, tantôt avec d'autres coéquipiers d'outre-mer. Les vrais amateurs de policiers s'y reconnaîtront du reste mieux que moi, qui n'y ai goûté qu'un complet dépaysement, une sorte de rafraîchissement comme ceux qu'ont dû goûter des générations de lecteurs de voyages imaginaires aux Indes occidentales, après la fameuse découverte de Colomb.

Je tiens naïvement le roman policier pour une sorte de western urbanisé: c'est l'épopée de l'Amérique arrivée en ville et le grand-père adoptif du cinéma de Hollywood: les belles histoires du pays d'en bas, pourrait-on dire, depuis que Louis Hémon s'est lui aussi trompé de découverte pour situer son roman exotique parmi les sympathiques colons de Péribonka. L'aberration cartographique du Nouveau Monde résume une Histoire qui ne savait plus se distinguer de la fiction. Aussi les cartographes de l'Amérique du XVI^e siècle illustraient-ils leurs tracés d'images de licornes, de monstres et de géants tout droit sortis des terreurs du Moyen Âge. Entre le paradis terrestre et le pays des hommes sans tête, le continent nouvellement découvert, loin de la soutenir, abolissait la différence entre le savoir et l'imaginaire. Depuis les voyages de Sagard et des jésuites jusqu'à ceux de La Hontan et de Chateaubriand, les des-

criptions des *Sauvages* projettent le souvenir humaniste de l'antiquité sur la figure évangélique du barbare christianisé. Dans la prose rapide et ultramoderne de Monique LaRue, une phrase de Réjean Ducharme, *Le Faucon maltais* de Dashiell Hammett¹ et l'industrie contemporaine de l'intelligence artificielle dans l'Eldorado retrouvé de Silicon Valley constituent les voies surélevées d'un échangeur de langues intitulé *Copies conformes*. C'est un faux roman policier, mais peut-être est-ce le vrai récit légendaire de l'espace fictionnel qui s'étend à la planète entière, depuis le laboratoire à ciel ouvert que ces *damned Californians* ont fait de la côte ouest des États-Unis. «Mais qu'avais-je donc fait, sauf d'être là, par le plus grand des hasards, ce soir-là, dans cette ville, et de l'écouter?» (p. 120) Cette présence et cette écoute passent par tout un réseau de signes dont le sens appartient désormais à ce qu'on a convenu d'appeler l'intertextualité. Si le mot est né de la dernière pluie, le phénomène qu'il désigne est loin d'être propre aux textes de notre époque. La narratrice de ce roman ne relate-t-elle pas une désillusion qui tient aux origines fabuleuses de l'Amérique?

Je n'avais jamais eu le sentiment d'être chez moi en Californie. Mais j'avais cru, naïvement, que ce déplacement me révélerait le sens de ma vie. L'anglais, le climat, la proximité de Hollywood: j'avais cru à la magie de lieu, au miracle du voyage. Et je devais me rendre à l'évidence: pas plus cette fois-ci que les autres, je n'avais encore eu de révélation finale, ou la certitude absolue du sens de mes choix. [...] Le mieux

1. Cet écrivain américain a été salué, dès les années trente, comme l'égal des meilleurs auteurs de l'heure, tels Hemingway, Pound et Chandler. Il a travaillé plusieurs années comme enquêteur à l'agence Pinkerton. *The Maltese Falcon*, son troisième roman, consacre sa renommée en 1930. Il écrira des scénarios sous contrat à Hollywood. On tirera plusieurs versions cinématographiques du *Faucon maltais* (dont la plus connue est certainement celle réalisée en 1941 par John Huston et mettant en vedette Humphrey Bogart). Hammett mourra en 1961, à New York, à l'âge de 66 ans.

que je pouvais faire était de m'en tenir à une ligne de vie minimaliste, biologique: mon enfant, mon mari. Après tout, il y a cinquante ans seulement, un enfant, un mari suffisaient à faire l'identité d'une femme. Et maintenant c'était le contraire. La réalité pouvait-elle se modifier à ce point en si peu de temps? Je n'avais jamais partagé l'illusion qu'on puisse choisir sa vie. (p. 65)

Tous ces plus-que-parfaits appellent et repoussent le seuil d'un événement marquant ou d'une révélation définitive qui semble reculer comme l'horizon lointain devant la route du voyageur. Ils débouchent nécessairement sur la déception annoncée des conditionnels passés qui viennent bientôt accuser le caractère limité des tous les possibles: «J'aurais aimé vous aimer! Vous auriez pu me sauver!» (p. 182-183)

Est-ce que je serais jamais une femme de mon siècle? Étais-je incapable de reconnaître la passion, la vraie, le grand amour, l'Amour? [...] Pourquoi donc n'étais-je pas capable de franchir les limites? (p. 128)

Claire Dubé est-elle l'éternelle héroïne des romans? Pourquoi l'autodisqualification qu'elle s'accorde, pour se garder d'en incarner le rôle, la placera-t-elle exactement dans la position fatale, c'est-à-dire dans celle de l'héroïne romanesque? Question que le motif récurrent du dédoublement peut sans doute contribuer à résoudre dans *Copies conformes*. Claire revêt la robe et les parures de Brigid O'Doorsey, la propriétaire de la villa qu'elle habite depuis six mois; mais cette femme invisible est elle-même un curieux avatar de Brigid O'Shaughnessy, l'héroïne du *Faucon maltais*². San Francisco est un texte, c'est-à-dire un espace

2. Il s'agit d'une femme d'une grande beauté qui fait appel à l'enquêteur privé Sam Spade dans le roman de Hammett. Toute l'intrigue tourne

imaginaire autant qu'un espace urbain dans l'aventure extra-maritale qu'y vit la Québécoise Claire Dubé, pourtant épouse fidèle et mère exemplaire. Mais elle a son talon d'Achille: c'est une lectrice de Dashiell Hammett!

L'écriture de LaRue a la perfection du faux, la séduction du mirage et l'inanité du reflet, mais sans pourtant trahir la question cruciale du fondement de l'authenticité. Le nœud du problème réside dans la double mise en cause de la propriété intellectuelle des idées et de la vérité de l'amour. Mère d'un garçonnet de cinq ans et épouse d'un chercheur scientifique, la narratrice se trouve dans la position de l'enquêteur chargé d'élucider le mobile du crime.

Claire Dubé (c'est le nom de la narratrice) n'a plus que quatre jours pour faire ses bagages et mettre fin à un séjour de six mois à Berkeley. Entre temps, il lui faut convaincre son fils, qui résiste de toutes ses forces à ce retour, de rentrer à Montréal. Le mari a dû précipiter son départ à cause de la mort de sa mère. Avant de s'envoler en catastrophe, il a confié à sa femme la *mission* de fermer la confortable maison louée qu'ils occupaient sur le campus de la cité universitaire, et surtout de récupérer dans son bureau une plaquette contenue dans une boîte de plastique noire: c'est le fruit de ses six mois de recherche sur ordinateur. La fameuse plaquette a bien sûr mystérieusement disparu des affaires du linguiste qui travaillait à mettre au point un programme de traduction informatisé. Le brillant chercheur québécois avait entretenu des contacts avec les pionniers californiens de la mise en marché des ordinateurs personnels. L'enquête improvisée qu'entreprend Claire Dubé pour

autour des rapports entre la vérité et l'illusion. Le héros n'a rien des qualités morales de l'inspecteur classique et l'une des grandes audaces de l'auteur est d'avoir renouvelé le personnage conventionnel du policier en le dépouillant de tout parti pris pour la moralité sociale. Le cynisme de tous les acteurs du *Faucon maltais* est sans exception, mais Spade se signale principalement par sa capacité de tenir à distance toute implication émotive.

retrouver le travail de son mari est conduite avec un sang-froid tout professionnel. Elle démêle peu à peu les fils d'une extorsion délibérée, opérée par un groupe de personnages assez louches qui semblent être le parfait dédoublement des héros du *Faucon maltais*. L'aventure se passe sur les lieux mêmes de l'action du célèbre roman, dans un chassé-croisé hallucinant qui brouille savamment les repères de la référentialité.

Monique LaRue fabrique admirablement un simulacre de l'œuvre de Hammett, mais ce faisant, elle échappe tout de même à la loi duplicatrice qu'elle semble avoir inscrite dans le principe de son récit. *Copies conformes* transpose plus qu'il ne reproduit. La forme du livre en contredit la leçon (et le titre). La course palpitante du récit et la réussite de son effet tiennent à ce qu'il parvient à détourner vers la littérature le secret d'une énigme que le genre confie ordinairement à la découverte d'un indice textuel qui appelle la représentation réaliste d'une situation hors-texte. *Copies conformes* ne propose rien de tel et appartient tout à fait à un espace imaginaire. Son décor romanesque, campé au moyen d'un découpage visuel assez sophistiqué, reste partout conscient de son artificialité.

Le fond de la baie se confondait avec la ligne mauve de l'horizon. Le bleu de ce ciel était le résultat de plus de deux mois de sécheresse. Pourtant, les pelouses étaient aussi vertes qu'un gazon irlandais. Un cyprès, un séquoia. Un ginkgo bilobé au milieu d'une couronne de glaïeuls rouges: jardins paysagés à photographier en Ektachrome. Le silence planait comme dans un film dont on aurait enlevé la bande sonore. [...] Parasols et chaises disposés en rond sur des patios éblouissants, autour de piscines turquoise aux formes irrégulières. Cette clarté faisait penser aux toiles de David Hockney. Mais j'avais depuis longtemps démystifié le décor.
(p. 27-28)

Beaucoup de romans québécois récents se passent en Californie. Le phénomène a retenu l'attention des observateurs. Pourquoi la côte ouest fascine-t-elle, sinon parce qu'elle permet à chacun d'y devenir l'autre d'un autre et de parvenir à éprouver ainsi sa propre identité à la fois comme sienne et comme étrangère? N'est-ce pas la leçon de tout voyage? «Vous cherchez ce que vous n'êtes pas? Mais ce que vous êtes est absolument précieux. Rare comme le sel.» (p. 182) Le thème de la fuite, l'attrait du double, la coupure de l'identité et de l'altérité, de la vie et de la mort, tout cela était déjà présent dans l'œuvre de Monique LaRue par des histoires soigneusement construites et remarquablement écrites. Une autre constante de cet univers fictif réside dans l'éclatement de la famille et la description impitoyable des effets destructeurs que cela entraîne pour l'individu comme pour l'ensemble de la vie sociale. Rien de douceâtre ni de nostalgique toutefois dans le regard quasi clinique qu'adoptait la romancière dès ses premiers livres. Nul doute cependant que *Copies conformes* pousse à un degré beaucoup plus avancé les qualités manifestes de ses écrits précédents. Peut-être même y va-t-il de beaucoup plus qu'une maturation progressive de son art. Plutôt une petite mutation: ce roman de Monique LaRue se mesure aux meilleurs de la décennie, tout en restant dans une classe à part. Ce n'est pas rien pour un texte qui semble d'abord miser assez vulgairement sur deux gros canons du succès populaire: le polar américain et la mode des ordinateurs.

3. La romancière a publié *La Cohorte fictive* (L'Étincelle) en 1979 et *Les Faux Fuyants* (Québec/Amérique) en 1982.